

Le cycle des naissances

Robert Yergeau

Number 18, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yergeau, R. (1983). Le cycle des naissances. *Moebius*, (18), 11–13.

ROBERT YERGEAU

Le cycle des naissances

Dans le commencement du sperme
dans l'érosion d'un ventre par un ventre
dans les structures sensibles et déjà existantes
dans ce forage contraignant et qui agresse les crânes
me voici dans un corps
squelette, rivage de mon sang

Je plane dans l'espace des yeux
entre l'origine de l'oeil et la chose vue
je m'agrippe au cirque naturel des racines
des enfants morts remontent à la surface du front
chaque nerf m'assigne ses contingences
une sonde veille de l'intérieur
en l'occurrence une machine nommée coeur
la présence de ce coeur m'encombre la poitrine

me remonte comme un dieu ensanglanté dans l'espace
de l'âme
(je devrais dire ce commencement de l'âme mêlé au vide)
et quelquefois suce mon sexe l'en dedans
alors mes cellules se nourrissent de mon sperme
et je demeure nu des jours dans ma non-substance
dans l'enchevêtrement compliqué de mes poils et de ma
peau
(petite somme de boue
il marche dans un corps
à l'intérieur d'un sang
irrigué par les gestes sans mémoire
l'ultime odeur de lait dans la vision d'un sein
foetus fait corps dans la connaissance
dans l'écoute du ravissement
dans l'accomplissement des débauches)

Je plane dans l'espace des yeux
et c'est le commencement des larmes
où l'eau la plus secrète envahit les domaines privés

et dans l'abîme réservé du cerveau
où le sang participe à l'intelligence
j'en ai pour des jours à sécher ma solitude
j'erre dans mon cerveau
mes dents deviennent des bouées involontaires
je demeure-là entre la langue et la bouche
nageant à la surface des gencives
et soudain ma langue est le centre du corps
et je marche sur la langue
ouvert à toutes les infractuosités du sol
mes propres gestes passent très loin au-dessus de moi
mon image n'est plus qu'une rencontre déformante au
milieu de la gorge
un glissement d'artères agit très loin en moi
et se répercute comiquement dans ma voix
mes excréments émergent de l'intérieur
s'érigent dans mon ventre par des chemins d'urine
le froid s'installe dans la région complexe des mains

Je dis vertèbres comme arbre
mes nerfs sont des branches
et voilà soudain qu'il pleut
que mon crâne se dépeuple
que mes yeux sont des nids abandonnés
que mon sexe prend racine dans un grand froid
chaos d'avant la cendre
corps à jamais compromis dans sa verticalité

La chute
le noir
ce cri
vivre était ce corps assiégé
la mémoire comme un linge mouillé
l'arrêt de coeur comme dernier recours
et ni de la bouche au sexe le trajet d'excréments et de
sperme séchés
ni le sens imprécis à la donner à la solitude
ni cette ligne au centre du corps dans le partage des
hanches
ne sauront résoudre la naissance de ce règne
prélude aux plus lentes métamorphoses
la loi du sommeil

Quelque part dans le cerveau l'attelage des sens captive
d'autres espaces
quelque part la folie prépare son vol parfait
quelque part s'émettent des virginités
quelque part le relief laborieux de l'âge naît d'une
formidable mouvance
quelque part l'enfance demeure une totalité vulnérable
d'architecture sensible

quelque part (et c'est tant mieux) le dévouement des
chercheurs ne peut rien contre la prolifération des
mystères